

## CHAPITRE 40

### ... ENCORE... ET ENCORE... JE SUIS TOUT SEUL...

Je vivais mes derniers mois dans ma villa. J'attendais l'échéance, l'inéluctable fin de, je ne sais plus si je dois dire mon calvaire, mon petit paradis ou les deux... tout ceci est tellement confus.

Je n'avais quasiment plus d'amis ou peut-être Marcie... un confrère roumain et Jack le pharmacien. C'est en tout cas ce que je croyais...

Mircea s'était alors mis dans une incroyable « gonfle » judiciaire du fait d'une escroquerie qu'il avait montée à l'aide de deux autres « cocos ».

Il avait détourné près d'un demi-million de dollars par traficotage de comptes bancaires avec la complicité d'une « guichetière ».

Il avait été arrêté, écroué pour quelques semaines et finalement... relâché dans l'attente de son procès.

Le procédé était fort peu honorable, voire lamentable. Ce que je n'ai pas admis c'est qu'il m'ait caché la vérité. Il m'avait laissé croire que le méfait lésait une banque – ce qui pour moi est plutôt encourageant – alors qu'en fait les victimes étaient des confrères pères de famille. Si j'avais su, je ne serais jamais allé témoigner à ce procès et me serais abstenu de me compromettre avec ce triste sire. Mais il semblait avoir changé, en fait, je n'en sais rien aujourd'hui encore.

Je crois qu'il regrettait sincèrement son entourloupe et avait remboursé la plus grande partie des lésés avec moult excuses à la clef.

Je l'avais connu dans cet état de fragilité. Cet homme de cœur souffrait pourtant d'une perversion narcissique, cela signifie en d'autres termes qu'il ne se prenait pas pour la queue de la poire. Il avait une tendance certaine au mépris d'autrui.

Il avait perdu passablement de son arrogance et de sa superbe après son séjour sous les verrous.

Enfin, il était plutôt gentil avec moi et m'aimait bien. Il manquait toutefois de franchise et avait un côté dissimulé et fourbe que j'avais peine à souffrir.

Nous nous divertissions volontiers ensemble, jusqu'au jour où je me suis rendu compte de sa déloyauté.

Durant un séjour commun en Pologne, j'eus la mauvaise surprise de constater qu'il me mentait et semblait vouloir se défilier, ayant quelques rendez-vous avec d'obscurs membres d'une mafia locale. Je ne pouvais comprendre pourquoi il me la jouait façon KGB, alors qu'il lui aurait simplement suffi de m'expliquer. J'aurais très certainement compris.

Sa sournoiserie m'irritait au plus haut point.

A mon retour de Pologne, j'avais mis un terme à cette relation, le sujet n'étant pas vraiment enclin à se redimensionner dans une amitié de qualité...

\* \* \*

Il y avait aussi mon pote Jack qui m'avait donné un coup de main lors du déménagement de chez Claudine et m'avait par ailleurs gratifié de nombreuses fois de son soutien à différentes et difficiles occasions.

Il était très gentil, généreux mais on ne pouvait jamais compter sur lui plus de quelques jours. A l'issue de ces courtes périodes, il disparaissait simplement.

Ainsi cette relation évoluait-elle par périodes de trois à sept jours, entrecoupées par des laps de temps de plusieurs mois, durant lesquels je ne le voyais plus... il se dissipait dans la nature.

Puis il resurgissait et m'invitait alors à manger dans un grand restaurant, table 17, la plupart du temps. Nous poursuivions ensuite la soirée dans une boîte de nuit, dans laquelle, Jack, que je surnommait «the nightking», avait toujours ses entrées.

Malgré mes récriminations, il avait la main plus que généreuse en ces occasions et claquait volontiers son pognon pour me faire plaisir. Sa seule compagnie m'aurait pourtant suffi, si celle-ci s'était exercée plus régulièrement.

Jack portait un intérêt particulier pour les filles de joie. Il tenait beaucoup à son indépendance «avant» et «après» s'être délesté de son «énergie».

Finalement, il avait fini par leur préférer, des «shemales», sorte de bêtes de sexe dont le corps est pourvu de tous les attributs féminins en «sus» d'un pénis. Cela semble représenter, pour une certaine catégorie d'hommes, un intérêt poussé à l'engouement. Ils peuvent ainsi exprimer leur bipartition sexuelle avec toute l'ambiguïté qu'elle comporte, en particulier une certaine homosexualité latente et refoulée... mais c'est là une autre histoire.

Par la suite, Jack eut de graves ennuis. Aussi a-t-il définitivement disparu de la circulation, malgré mes différentes tentatives pour reprendre contact avec cet ami... rien n'y fit...

Il ne désirait plus que l'on se voie et ne voulait pas me donner d'explications, ni d'ailleurs se justifier... les dés en étaient jetés...

*Aujourd'hui, Jack «prodigue» est de retour, pour mon plus grand bonheur et je m'en réjouis... nous sommes allés manger ensemble. Nous avons poursuivi par une belle balade dans le parc Mon Repos...*

***Je t'aime bien Jack, tu es mon Ami et serai toujours là pour toi...***

Voilà... c'était tout mon quotidien amical... et mes moments hors solitude...  
Tout ceci était tellement pitoyable et si triste...

\* \* \*

Il y avait cependant, dans cette misérable vie, une dame espagnole, Alicia Perez. Cette femme de la soixantaine était une simple patiente au début. Nous avions beaucoup en commun.

Cette mère de famille aura dû percevoir la souffrance de l'orphelin que je n'ai jamais cessé d'être et celle de l'homme en peine.

Elle faisait preuve de compassion jusque dans son quotidien.

Très vite, nous avons sympathisé et elle se rendait chez moi tous les jours. Elle m'apportait à manger et tenait mon ménage.

Je voulais la payer mais elle refusa tout argent venant de moi et ce, malgré son extrême précarité matérielle et financière.

C'était une «grandâme».

Elle voulait que je me détende et m'avait présenté sa fille avec laquelle j'avais sympathisé. Cette dernière avait effectué un grand nettoyage de «printemps» de l'ensemble de la villa et du propriétaire...

Ainsi, Alicia m'organisa pour peu cher des vacances à la Coruña. Ce qu'avait organisé la mère, la fille l'avait gâché. En effet, après deux jours de vacances en Espagne, elle changea brusquement d'attitude pour des raisons que j'ignore aujourd'hui encore. De l'enthousiaste copine qui vint me chercher à l'aéroport de St-Jacques-de-Compostelle, elle se transforma en une furie hostile. Elle me mena une vie d'enfer telle, que nous avons fini par nous ignorer royalement. A chacun de mes retours chez elle, elle quittait promptement son appartement.

Lorsque sa mère eut vent de son comportement, elle lui passa un savon et la réprimanda sévèrement.

Comme chez la plupart des femmes divorcées, il y a un ressort cassé dans le mécanisme de la confiance qu'elles ont en l'homme et le moindre des signes qui leur paraît être une défaillance, qui n'est autre qu'un aspect de la personnalité qui ne cadre pas avec l'image virtuelle qu'elles se font de lui, et tout est fini alors. Elle le chasse comme un malpropre. Ainsi l'homme idéal d'hier devient-il, sans pour autant avoir changé réellement, une sale bête pire qu'un cafard... merci pour le respect de l'homme.

J'avais fui Genève... pourtant, ce fut une des rares fois où je me réjouissais d'y retourner.

Dès lors, j'étais plus mal après ces «vacances» qu'avant. Un échec de plus... une chute de plus sur mon sentier pierreux.

Alicia continuait à me donner plus de la moitié du peu qu'elle possédait. J'en étais très touché. Je l'aimais beaucoup.

Aujourd'hui, j'ai décidé de m'occuper d'elle. C'est à mon tour de veiller sur elle et de la protéger.

Je suis cependant un peu inquiet car je n'arrive pas à la joindre au téléphone.

\* \* \*

Je ne me sentais pas bien... j'étais malheureux... j'étais devenu très agressif et surtout seul comme un roi régnant sur le vide...

Je n'avais confiance en personne... même plus en moi...

En plus, j'ai vécu deux mésaventures qui accentuèrent encore ma misère... j'ai commencé à avoir peur de moi... j'avais des envies de meurtre...

#### Première mésaventure:

Un samedi d'été où il faisait une chaleur étouffante – c'était en août – j'avais garé ma moto en vieille ville. Je me rendis dans un magasin de musique.

Comme ma moto gênait le passage, j'ai décidé de la déplacer. Pour ce faire et comme le nouvel endroit où j'avais l'intention de la garer était distant d'à peine quelques mètres, je n'ai pas jugé utile de mettre mon casque.

Je suis malencontreusement tombé sur deux abrutis des forces de l'ordre qui me demandèrent de leur présenter les papiers du véhicule.

Les idiots de service me soupçonnèrent d'avoir volé ma propre moto.

J'ai cherché mes papiers, mais en vain. En effet, ayant changé de veste, je les avais abandonnés dans celle qui se trouvait à mon domicile.

Ils le prirent sur un ton très désobligeant. Comme je n'avais aucune envie que l'on m'emmerde ce jour-là, je leur ai répondu du tac au tac.

Ces deux dingues se jetèrent sur moi et me passèrent les menottes avec une brutalité et une violence inouïes.

Ils m'emmenèrent au poste du Bourg-de-Four et me mirent à la question.

Lorsqu'ils se rendirent compte de leur erreur... ils persistèrent malgré tout. **Ils détestent avoir tort et pourtant ils devraient s'y habituer depuis le temps...**

Ils transformèrent leur chef d'accusation de suspicion de vol de moto, en refus d'ordre... c'est commode...

**Bienvenue dans la république bananière de Genève, bafouant régulièrement les droits de l'homme...** occupant une des premières places au top50 du genre...

Dans cette belle république, on tire puis on juge que le policier qui abat un enfant de quinze ans était en légitime défense (cas d'un Albanais à l'aéroport).

Dans cette maudite ville, on arrête un avocat des droits de l'homme accusé par la «putain» de service d'un vol que l'on n'a jamais pu démontrer et pour cause, puisqu'il ne l'a jamais commis...

On embarque ce dernier comme un sac de patates, parce qu'il est Noir et que son accusatrice est une salope de vendeuse blanche d'une boutique de la rue du Rhône.

On le brutalise, on lui fait un toucher rectal, on se moque de lui dans sa nudité de «nègre», on le maintient en garde à vue, ce sans l'ombre d'une preuve durant plus de soixante-douze heures (légalement vingt-quatre heures) pour finalement l'inculper (comme moi) de refus d'ordre... commode, n'est-ce pas?

Pour en revenir au vol de ma propre moto, je me vis embarqué menottes aux poings manu militari comme un vulgaire malfrat. On me demande de me dévêtir. On m'examine entre les fesses – je vous rappelle que je suis médecin – on me jette dans un cachot éclairé toute la nuit, nanti de deux couvertures envahies par les lentes (poux)... sans manger... j'avais froid... je n'ai pu dormir... trop de bruit (celui de la ventilation) en plus de la lumière blanche d'un néon dissimulé derrière une grille.

J'ai pu lire les graffitis de mes prédécesseurs, brutalisés plus violemment que moi. Leur misère, leur révolte ajoutée aux agissements plus que douteux de la police cantonale étaient écrites et décrites en lettres de sang sur les murs.

Il y régnait une puanteur de toilette bouchée, mêlée à celle de pieds mal lavés...

Le lendemain, on me prit les empreintes digitales... on me photographia comme un meurtrier... face et profil... on me conduisit chez le juge... on me soumit entre-temps à la douche au jet... comme un juif déporté... était-ce Auschwitz, Dachau, Buchenwald ou Treblinka?... non, simplement, Champ-Dollon...

Devant tant de violations de mes droits, le juge me relâcha immédiatement en me présentant ses excuses... on enterra l'affaire... comme d'hab...

Mais j'avais été humilié... brutalisé... injustement traité et maltraité... affamé...

On ne me présenta jamais d'excuses officielles, car ici, dans cette triste ville, on règle tout par étouffement puis enterrement...

\*\*\*

### Deuxième mésaventure:

M'en revenant un jour de chez mon ami André Mermoud habitant à Lausanne, j'ai reçu un coup de bigophone sur mon portable.

A l'autre bout du fil, mon plus ancien patient mais aussi mon préféré. A.B. avait alors plus de quatre-vingts ans, paysan de son état... je l'adore.

Il était très malade et comme il ne me fait appeler que lorsqu'il est à l'article de la mort, je m'empressai de le rejoindre à son domicile en campagne genevoise.

Je roulais alors sur l'autoroute de contournement à environ cent cinquante km à l'heure, lorsque j'entendis la sirène des flics.

Naturellement, je m'arrête. Lorsqu'ils arrivent à mon niveau, ils me reprochent mon excès de vitesse. Ils me prient de les suivre au poste.

Je leur explique que je me rends chez un patient en urgence et que celui-ci est sorti récemment d'un coma. Je leur montre ma carte de médecin.

Ils ne veulent rien savoir.

Arrivés au poste, ils finissent par s'en référer à l'officier de planton qui finalement prononce la garde à vue... ce même officier, en l'occurrence, le chef de la police de sûreté qui avait été mon patient, de nombreux mois durant... Merci Urs!!!

**Moi, médecin en urgence, je suis arrêté et incarcéré pour excès de vitesse sur l'autoroute, alors que je me rends chez un patient à l'article de la mort...**

**C'est Genève tout craché...**

... et voilà comme un dignitaire médecin est traité dans cette belle république...

Soyez maudits, tristes systèmes judiciaire et politique corrompus dirigés par une bande de lâches sournois, dégénérés et décadents.

C'est ainsi qu'au petit matin, je fus relâché... sans avoir ni dormi ni mangé, en ayant pris froid et étant pour la deuxième fois, humilié. Je n'ai même pas eu droit à une Bible...



***Honte à toi Genève et ton maudit gouvernement de mécréants!  
Toutes tes injustices, jamais je ne te les pardonnerai...***